

Dernière lettre

C'est la dernière lettre en date du 1^{er} juin 1940. Après celle-ci il n'y en aura plus. Quelques messages sur des cartes pré-remplies avec juste écrit à la main des « je vais bien » laconiques, puis plus rien... jusqu'à la nouvelle fatale que recevra ma grand-mère de la croix-rouge, annonçant la mort de son époux en Autriche où il était détenu. Un camp de prisonniers pour elle. L'horreur de ce lieu et de ce qu'on y fit à son époux, elle l'apprendra bien plus tard.

Le 1^{er} juin il se passe des choses en France, les nazis ont commencé l'invasion du pays le 10 mai passant par la Hollande, la Belgique puis les Ardennes, Dunkerque tombe le 28 mai. Les 200 et quelques hommes de la 11^e compagnie de travailleurs étrangers sont en Moselle à Novéant à seulement 54 kilomètres de l'Allemagne, mais cela ne touche pas encore les hommes de la CTE, ils ne savent rien, ils attendent des ordres. Certains ont déjà désertés préférant tenter leur chance plutôt que de rester si près de l'ennemi. Il y a sûrement des rumeurs, les regards inquiets de leurs gardiens, mais rien ne semble troubler le silence pesant qui règne.

Mon grand-père est désabusé, sa lettre plus brouillonne qu'à l'accoutumée oscille entre tristesse et désespoir. Plus de 800 kilomètres le sépare de sa famille. Il a pu la revoir une dernière fois avant de revenir dans sa compagnie. On lui avait déconseillé, mais la peur de représailles envers les siens, de son gendre Juan resté au camp ou pire un renvoi forcé en Espagne, a fait qu'il est reparti, pour ne plus jamais revenir.

Il envoie trois photos de sa section, les hommes chaudement vêtus (nous sommes à 2000 mètres d'altitude) sourient face à l'objectif, ils essayent de rassurer leurs familles dispersées un peu partout en France. Les conditions de travail sont dures, ils sont surveillés par des hommes en armes, il n'y a rien à faire alentours. Pour y être allé en pèlerinage, on se croirait vraiment dans les contreforts de l'Himalaya là-bas.

Il y a un hypothétique repli vers le sud qui aura effectivement lieu jusqu'à Épinal, où pris dans une nasse la plupart des hommes de la 11^e CTE seront faits prisonniers.

Détail horrible, des années plus tard son gendre Juan venu nous rendre visite dans la maison que construisit mon grand-père à Alcorisa (Bas-Aragon) nous racontera en larme ce qui s'était passé ce jour-là. La compagnie avait été mise en ligne sur deux colonnes. Juan au dernier moment, mû par un pressentiment en changea, son beau père devant lui, il ne parvint pas à lui dire de faire de même, les deux colonnes prirent deux chemins différents, il ne revit plus son beau-père. Un épisode que ma grand-mère ne lui pardonna jamais comme le fait de l'avoir entraîné dans cette CTE, responsable selon elle de la mort de l'homme qu'elle devait, et qui fut je pense pour beaucoup dans la décision de Juan d'émigrer au Chili avec Maria et ses deux filles, où il refit sa vie.

Au-delà de l'histoire personnelle et individuelle, il y a une portée universelle de cette histoire, de ces lettres. Je l'ai compris le jour où j'ai vu mon père, dans les années 90 en larmes devant la télé qui montrait l'exode de civils, hommes, femmes, enfants, vieillards sur des charrettes, à pied traînant d'invraisemblables bagages et paquets, l'air hagard, en Yougoslavie durant la guerre qui vit la scission du pays. Cela lui rappelait et de trop, son propre exode dans les mêmes conditions.

Ce que vécut Marcelino et sa famille n'est pas nouveau, mais, est hélas encore très actuel. Gaza, L'Ukraine, le Pakistan, le Soudan, la Syrie, la liste est longue à l'heure où j'écris ses lignes, et voient des civils menacés fuir ou essayer de fuir les zones de conflits, les zones invivables. Invariablement des civils, car ce sont toujours eux qui payent le prix des politiques délétères et meurtrières rajoutant du malheur au malheur dans une spirale sans fin.

Les lettres de Marcelino sont uniques, car de nos jours nous avons des téléphones, plus rapide, plus précis, aidant à garder le contact même minime avec la famille, la bien-aimée, les amis au loin, trop loin, mais elles restent universelles, car ce qu'elles décrivent c'est l'immense peine des familles ballottées par les événements, et qui telles des naufragés survivent comme elles le peuvent, sans contrôle aucun sur les actes élémentaires qui constituent normalement une vie, en attendant l'accalmie qui tarde à venir.

Aujourd'hui l'histoire de Marcelino, c'est l'histoire de Kamel, Khalil, Marwa, Nour, Issa, Haji, l'histoire d'une bonne partie de la planète qui erre sans foyer, sans ressources, sans espoirs aussi souvent.

Ces lettres évoquent un passé, mais aussi un présent qui, si nous ne le changeons pas, sera notre futur.

Alban Sanz petit fils de Marcelino